

s'éclaira tout-à-coup comme si une pensée soudaine lui traversait l'esprit. Il se leva et vint se mêler aux groupes des boucaniers. Il entendit la voix rauque de Michel le Basque crier :—Allons ! en marche ! à son engagé qui chargeait sa part de butin sur les épaules de ses esclaves.

Mais Joaquin ne regarda pas dona Carmen, et tendant son gobelet de cuir bouilli à Pitrians, qui, une bouteille à chaque main, versait à tous de larges rasades, il lui cria joyeusement :—A boire, Pitrians ! n'oublie pas les amis !

En se voyant abandonnée de celui qui était son dernier espoir, dona Carmen ne put s'empêcher de frissonner et murmura : J'ai peur !

Montbars ne tourna pas la tête vers elle et vida gaiement son gobelet.

L'engagé du Basque venait de délier les mains de dona Carmen et celles des autres esclaves.

La jeune fille leva les yeux au ciel avec un sourire amer et triomphant à la fois, puis, se penchant vers Michel le Basque, elle tira vivement sa manchette du fourreau, et la lame effleura déjà la poitrine de la jeune fille, quand le boucanier lui saisit le bras et lui arracha l'arme, en disant :

—Vous risquez de vous piquer, ma petite reine !

Les mains de Montbars s'étaient involontairement tendues vers elle, et ses lèvres s'étaient entrouvertes ; mais il eut la force de ne pas pousser un seul cri !

—Oh ! je suis perdue ! dit avec désespoir la jeune Espagnole.

—Pas encore, murmura Montbars, qui s'approcha d'elle tandis que le boucanier s'était éloigné pour donner quelques ordres. Cet homme aime la vengeance, mais, heureusement, ce n'est pas la seule passion vile que Dieu ait mise dans son cœur.

—Venez, sendrita ! cria à don Carmen Michel le Basque, qui faisait partir ses esclaves et son lot de prise.

—Suivez-le ! ne résistez pas ! lui dit tout bas Montbars. Il ne partira pas avec vous, j'en suis sûr.

En ce moment, M. du Rossey appela le boucanier, qui se rendit près de lui.

Mais quel est votre dessein ? demanda dona Carmen à Montbars. Que méditez-vous ? un crime, peut-être ! votre perte !

—Non ! répondit Joaquin avec exaltation. Un crime ne vous sauverait pas. Mon dernier espoir, le voici. Cet aventurier est un de nos plus forcenés joueurs. Ces dés valent mieux pour vous que le fer et que l'or. Qu'ils me soient propices dans le duel hasardeux que je vais engager avec votre maître et dont Dieu seul sera juge !

—C'est là, je crois, un espoir bien frivole, Joaquin.

—Frivole ! répéta-t-il. Ah ! vous ne connaissez pas Michel le Basque. Cet homme rirait devant une épée nue. A quoi bon le menacer ? Je lui ai offert ma part de prise : il a haussé les épaules ; mais quand il perdra son butin, ballot par ballot, piastre par piastre ; quand chaque coup de dé le vaincra, l'étourdira, le ruinerà ; quand son cœur sera martelé par une veine accablante, alors je serai maître de lui, de son honneur, de son courage, de sa vie, de sa vengeance ! Ce brave me demandera sa revanche avec prière, comme un enfant ; ce prodigue pleurera sur son dernier jacobus d'or ! Mais silence ; le voici :

Le Basque revenait vers son esclave.

Montbars se tournant avec insouciance du côté de Pitrians, lui dit :

—Eh bien ! vieux satrape, maintenant que nous avons assez bu, veux-tu jouer ?

—Jouer ! bégaya Pitrians. Je te volerais ton argent. Après le train que tu viens de faire, tu n'es pas assez calme.

—Bah ! il faut s'étourdir, répondit Montbars. D'ailleurs tu sais le proverbe : Malheur d'amour, bonheur au jeu !

Le Basque les écoutait.

—Tu fais de moi ce que tu veux, dit Pitrians. Jouons.

Ils s'attablèrent à un baril, sur lequel les dés de poche de Pitrians ne tardèrent pas à rouler. Mais ce dernier n'était pas en veine. Quand il eut perdu une centaine d'écus, il se retira.

Les yeux de Michel le Basque étaient restés attachés sur les joueurs, comme fascinés.

—Qui prend la place ? cria Montbars.

—J'ai refusé la part du jeune homme comme rançon, pensait Michel ; mais si je pouvais garder l'esclave et gagner l'or de cet amoureux !

Il s'approcha en hésitant et dit à Joaquin :

—Es-tu homme à jouer avec moi sans rancune ?

Montbars leva froidement les yeux et lui répondit :

—J'étais fou tout à l'heure, tu l'as dit. Je jouerais maintenant avec le diable.

—Merci, frère, dit en riant le Basque, trompé par cette brusquerie apparente.

Tous les regards étaient fixés sur les deux joueurs, comme attirés par un aimant magique.

—Quelle mise ? demanda le Basque.

—Ce que tu voudras ! répondit Montbars, dont les lèvres séchent d'impatience.

—Cinq cents écus !

—Va pour cinq cents écus.

La main de Montbars tremble en secouant le cornet : il jette ses dés, il n'ose regarder.

—Onze ! s'écrie la galerie.

Il se rassure avec la facilité du joueur heureux. La fortune lui sourit : il la croit enchaînée. Michel n'amène que sept.

—Le reste de mon lot ! propose le vaincu.

—Contre tout le mien, j'y consens ! répond Joaquin, et de nouveau les dés se choquent dans le cornet. Cette fois le jeune homme a confiance, il lui semble que ces dés doivent lui obéir ; et, en effet, cette fois encore, la galerie répète le même chiffre :—Onze !

Michel amène six.

Le Basque se fait verser à boire deux gobelets de Xérès par son engagé, donne un coup de pied à son bras, qui se retire en gémissant, et promène un regard farouche autour de lui. Il cherche un sourire, un geste, un coup d'œil qui puisse provoquer sa colère. Mais rien ! Le silence est profond. Enfin il contemple le visage de Montbars, qui reste froid et indifférent, et lui dit d'une voix sourde :

—Si je te proposais de jouer mes esclaves (il appuie sur ce mot) contre tout ce que j'ai perdu ?

Si Joaquin laisse briller dans ses yeux un éclair de joie et d'espérance, le Basque se lève et s'éloigne avec ses esclaves. Il est résolu à n'être pas dupe du jeune homme ; mais Montbars a pris son parti. Il écoute avec calme l'offre de son adversaire, et il parvient, effort surnaturel, à sourire.

—Tes esclaves contre ce que tu as perdu ? répond-t-il. Mais ils ne valent pas cent écus !

Sa voix n'a pas tremblé. Pourtant le Basque hésite encore. Joaquin se tourne vers les spectateurs et s'écrie :

—Allons ! qui veut la place de Michel ? Je n'ai pas de temps à perdre, je tiens ce qu'on veut.

Le Basque se rassure. S'il se fut levé, c'était un homme mort !

—Au fait, cela m'amuse ! répond-il.

—Ah ! c'est heureux ! dit Montbars d'une voix douce. Alors continuons !

—Mes esclaves contre six cents écus, soit !

Dona Carmen sent l'espoir revenir à son cœur. Elle s'approche de Montbars. Il ne bouge pas. Il ne voit que les dés secoués par Michel le Basque, qui se heurtent, roulent et s'arrêtent.

—Huit ! s'écrie le boucanier.

Le jeune homme pâlit. La chance a tourné, il amène cinq, Michel gagne. Les oreilles tintent à Joaquin, ses yeux se voilent ; il veut garder son sang-froid, jouer lentement, avec calme. Il perd encore. Il agite le cornet avec rage et renverse bruyamment les dés. Il perd toujours.

—Tu n'as plus rien, partons ! dit Michel en se levant.

Carmen sentit ses membres se glacer et ses genoux chanceler. Une larme, non de rage, mais de douleur profonde, roula dans les yeux de Montbars.